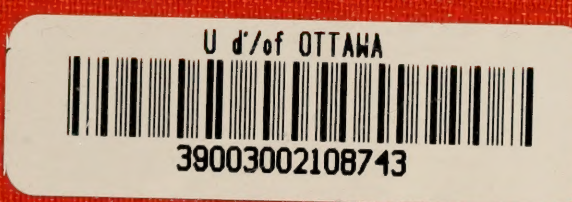
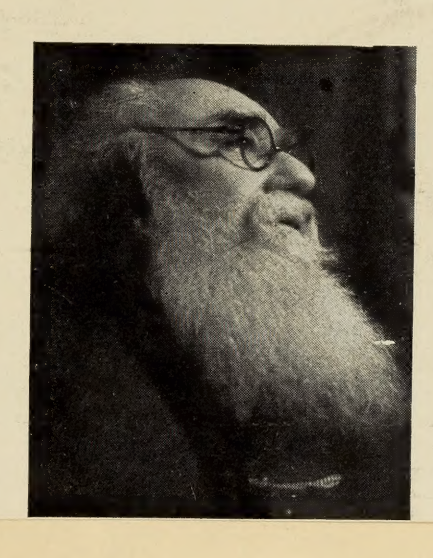

U d'/of OTTAWA
39003002108743

AVEC Francis Jammes, la poésie française vient de perdre le meilleur peut-être de son âme. Cette harmonie limpide e tendre, cette ingénuité d'accent, cette agie candide, radieuse ou nostalgique, ne retrouveront que dans l'œuvre survivante e ce disparu.

Né à Tournay (Hautes-Pyrénées) en 1868, rancis Jammes avait une immédiate ascen-ance antillaise, car son père avait vu le jour Pointe-à-Pitre, dans la Guadeloupe, rigine qui se marque avec un éclat de uleurs dans plusieurs de ses poèmes. *Mercure de France*, en 1897, publia ce cueil essentiel : *De l'angélus de l'aube l'angélus du soir*. Ce fut e levée de fraicheur, une esse de parfums simples, air de champs et de mon-gne. Ce lyrisme spontané ivait la règle ou se jouait lle sans se déterminer solument dans le symbo-ne, alors en pleine gloire. tait le bruissement musi- de la brise et de la urce. L'œuvre restait dans nature. De ce poète qui nait la joie d'un renou-u sensible Gide pouvait écrire : « Jamais une plus complète absence de recherche extérieure n'avait permis encore recherche d'union plus intime des mots avec l'émotion, des sensations entre elles-mêmes. On ne lit pas Francis Jammes, on le respire, on le hume, il entre en vous par les sens... Emotions, volonté, pensée, tout, en Jammes, n'est que poésie et parfum. »



Rappelons, dans l'œuvre poétique : *le Deuil des primevères*, *le Triomphe de la vie*, *Clairière dans le ciel*, *le Poète et l'oiseau*. *Les Géorgiques chrétiennes* sont un acte de foi comme *le Rosaire au soleil*. N'omettons pas ces nouvelles où passe la féerie : *Claire d'Hellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *le Roman du lièvre*, *Pomme d'anis*.

Francis Jammes évita Paris. Constamment il réalisa son expression lyrique sur le sol natal, dans l'atmosphère, sous la magie d'un ciel.

Malade gravement depuis plusieurs mois, Francis Jammes perdit connaissance le jour de la Toussaint, alors que sa fille cadette prenait le voile au couvent des Sœurs blanches, à Lyon.





# EPITAPHES

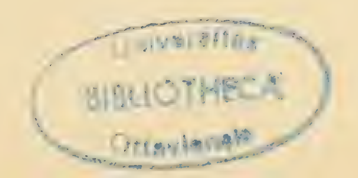
# EPITAPHES

PAR

FRANCIS JAMMES

FRONTISPICE
ET ORNEMENTS
DESSINÉS
ET GRAVÉS
SUR BOIS PAR
ROBERT BONFILS

A L'ART CATHOLIQUE
SIX, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS
MCMXXI



# POÈME POUR LE JOUR DES MORTS

LES FIDÈLES :

Ainsi que lorsque viennent les jours sombres
On voit les hirondelles en grand nombre
Se rassembler en bataillons pressés
Et s'en aller : Vous nous avez laissés,
Pères, époux et fils, cœur des ménages !
Vos tambours faisaient le bruit de l'orage
Et vos clairons en avaient la lueur.
La pluie au sel amer, celle des pleurs,
Coulait sur vos cheveux encore lisses
D'avoir senti les caresses qui glissent
De doigts d'enfants, de femmes, de mamans.
Et ces mamans baisaient le vêtement,
O fils très chers ! qui vous sert de suaire,
Se souvenant de ce léger vestiaire
Qu'elles cousaient quand vous étiez petits.

Seigneur ! Rends-nous les morts de notre nid.

Des mois et puis des mois, puis des années
Et tous les jours, couvée aprés couvée,

Chaque minute, oiseau après oiseau,
Sous la feuillée en deuil de nos journaux
Que le grand vent des Toussaints nous apporte
Et vient semer jusqu'au seuil de nos portes,
On découvrait le nom trois fois chéri
Qui vous entrait dans l'âme comme un cri.
On ne savait alors que dire et faire ;
Menton tremblant, langue sèche et amère,
Debout et sourdement on sanglotait.
O Père dont le Fils, de son gibet,
A contemplé sa mère agonisante
Qui attendait la suprême descente
Et entendit le lamentable cri,
Père ! Rends-nous les morts de notre nid.

LE SEIGNEUR :

Voici que je vous rends, dès cette terre,
O mes amis! vos petits militaires.
Dans la tranchée, ou la tombe, ils sont nés ;
A leur berceau vous les accompagnez,
Et leurs manteaux s'ouvrent en ailes d'anges
Tandis que devant l'église se range
Solennellement la procession
Lente de la commémoration.





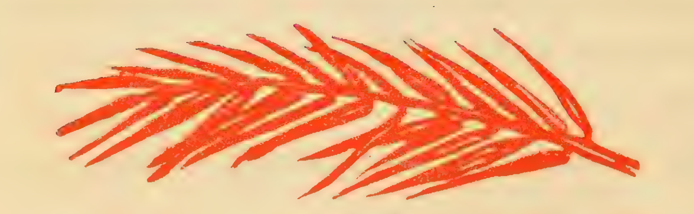
# ÉPITAPHE D'UN CAMELOT

Ci-gît un tel mort pour la France et qui, vivant,
Poussait sa voiturette à travers les villages
Pour vendre un peu de fil, de sel ou de fromage,
Sous les portails d'azur aux feuillages mouvants.

Il a gagné son pain comme au Commandement
Que donne aux hommes Dieu dans le grand Livre sage.
Puis, un jour, sur sa tête a crevé le nuage
Que lance l'orageux canon de l'Allemand.

Ce héros, dans l'éclair qui délivra son âme,
Aura vu tout en noir ses enfants et sa femme
Contemplant anxieux son pauvre gagne-pain :

Ce chariot plus beau que n'est celui de l'Ourse
Et qu'il a fait rouler durant la dure course
Qui sur terre commence un céleste destin.



# ÉPITAPHE D'UN POÈTE

Ci-gît un tel. Quand il s'en allait à la vigne,
S'il rencontrait une oie, il disait : c'est un cygne.
Des vierges lui tenaient une échelle en riant,
Afin qu'il attrapât la lune avec les dents.
Bredouille, il allumait sa pipe sous les cornes
De cette lune, assis sur la métrique borne.
Petit garçon qui vas à l'école en retard,
Donne à sa tombe au moins l'aumône d'un regard,
Puisqu'il te ressemblait par l'âme buissonnière
Que le moindre rayon entre les pleurs éclaire.
Plus riche que Crésus, il avait hérité
D'un rossignol chantant sur une rose-thé.
A l'ombre glauque des aulnes où les moustiques
Font leurs petits sabbats minces et élastiques
Il écrivait des vers en se sentant piqué.
Mais apprends donc comment a fini ce toqué :
Faisant le coup de feu bien en avant des autres,
(Des ailes, eût-on dit, portaient ses pieds d'apôtre)
Avant qu'il ne tombât on n'avait pas compris :
Il s'était retourné, puis il avait souri.



# ÉPITAPHE D'UN MARÉCHAL-FERRANT

Ci-gît un tel qui se servait d'un lourd marteau.
Il faut battre le fer, dit-on, quand il est chaud,
Mais le fer rouge a battu l'homme de la forge.
De doux éclats de ciel s'écaillaient à la gorge
Des pigeons, sur le toit du maréchal ferrant.
On avait peint un cheval noir sur le mur blanc.
La végétation maigre de la banlieue,
L'ortie et l'aigremoine où vont les mouches bleues
Etendait son parterre à cette pauvreté.
Comme un poumon de cuir le soufflet haletait
En aérant le feu, ce beau sang qui s'allume
Et qui règle le cœur sonore de l'enclume :
Mais ce cœur jamais plus dans la forge ne bat :
Il a suivi celui de son maître au combat.



# ÉPITAPHE D'UN PRÊTRE

Ci-gît un tel qui est éternellement prêtre.
Les lys de son jardin faisaient au divin Maître
Un long cortège, et dans l'humble salle à manger
Le Christ montrait son cœur que nous faisons saigner.
Ce lévite était net autant que son ciboire ;
Sa vie était un puits où l'azur allait boire.
Un jour, obéissant aux ordres de l'État,
Il mit sur sa soutane un habit de soldat.
Il garda son air doux, soucieux et honnête ;
Ses yeux réfléchissaient le ciel sous des lunettes.
Les bons garçons dont les refrains sont un peu gras
S'endormaient en mourant à l'ombre de son bras.
Il les allait chercher dans une foudre telle
Que l'on sentait déjà sa personne immortelle.
Obscur il est tombé lui-même, car le feu
De la guerre souvent répond au feu de Dieu.



# ÉPITAPHE D'UN ARCHITECTE

Ci-gît un tel qui voulut mettre en équilibre
Les pierres, en laissant entre elles de l'air libre.
Il a même construit une maison pour Dieu,
Qu'enguirlandent les hirondelles dans le bleu.
Dans la bible ayant lu que le Créateur fonde,
Avec leurs justes lois, la terre, l'air et l'onde,
Il l'imita de loin et, avec un compas,
Essaya d'enfermer ce qui ne tombe pas.
Tandis qu'il admirait comme sa cathédrale
Restait debout, il fut frappé par une balle.
L'édifice et ses plans changèrent à ses yeux :
La base de l'Église était jetée aux Cieux.



# ÉPITAPHE D'UN BERGER

Ci-gît un tel qui fut berger comme Abraham.
Il naquit du côté riant de Bétharram
Et monta, avec ses troupeaux, à l'âge d'homme,
Au pays qui s'étend aux granges de Coullomme.
Un jour, comme il était au seuil de son bercail,
Mangeant du pain grossier frotté de sel et d'ail,
Dieu lui parla ainsi qu'il faisait à nos pères
Il lui dit, dans la blanche averse de lumière :
La France, ta patrie, ô fils, est en danger !
Donne le soin des parcs à des gens plus âgés,
Et va. Tu me verras du côté de l'Argonne.
Le pâtre laissa donc les ouailles qui sonnent
Sur la noire verdeur reluisante des monts,
Et descendit dans la tranchée et en plein front.
C'est en vain qu'il chercha tout d'abord dans cette ombre
La Trinité qui vint, unique dans son nombre,
Visiter Abraham, aux chênes de Mambré,
Par trois anges mangeant dans le midi doré.
Mais soudain, comme dans les montagnes, la foudre
Se fit entendre. Et le pasteur vit dans la poudre
Dont souvent les éclairs tirent l'âme du corps
Cet autre Bon Pasteur qui fait vivre les morts.



# ÉPITAPHE D'UN AGRICULTEUR

Ci-gît un tel qui fut agriculteur
Et puis mourut labouré jusqu'au cœur.
Le blé lui chante un éternel cantique
Sur les archets des brises angéliques :
Cet homme avait compris que la grandeur
Est dans les champs, mais difficile ailleurs.
Vous qui passez, revenez en arrière
Et enfoncez plus avant dans la terre
Cette charrue où il mettait la main.
Comme il gagna son pain quotidien
A la sueur du front, faites de même.
Si le sillon, pour que le blé qu'on sème
Germe plus beau, veut un plus dur labeur :
Suez du sang comme notre Seigneur !



# ÉPITAPHE D'UN COCHER

Ci-gît un tel qui fut voiturier, dont le fouet
Claquait au-dessus des oreilles de ses rosses ;
Et des malles sur son caisson faisaient des bosses
Quand la famille au temps des vacances partait.

Il était pauvre et le proverbe lui mentait
Qui dit qu'on ne l'est point quand on roule carrosse.
Ses moments les meilleurs furent d'aller aux noces
Conduire les époux et d'y être invité.

Un jour il est parti sur le chariot sans rênes
Qui supporte un canon et qu'à la guerre traînent
Non point d'humbles chevaux, mais des chevaux de feu :

Voici qu'il fut convié aux noces éternelles
Tandis qu'il regrettait ses pauvres haridelles,
Et l'Époux qui l'a pris à sa table, c'est Dieu.



# ÉPITAPHE D'UN BOULANGER

Ci-gît un tel. Dans les tranchées, sillons sans grains,
Pourtant il vit la Mort faucher parmi la poudre
Et rapporter des corps de soldats pour les moudre
Et pétrir pour le Ciel un héroïque pain.

Elle cuisait ce pain au feu des fours d'airain
Qui sont rivaux de ceux où s'allume la foudre ;
Puis elle le mettait dans des sacs qu'il faut coudre
Avant de les enfouir dans un pli de terrain.

Devant donc que tomber de haut pour la Patrie,
Ce boulanger a vu des vies après des vies
Venir s'accumuler dans un affreux pétrin.

Et comme il s'étonnait de ce qu'il pût se faire
Que toute cette chair levât d'un tel levain :
Ce levain, lui dit Dieu, c'est l'amour entre frères.



# ÉPITAPHE D'UN VIGNERON

Ci-gît un tel dont la vigne a porté ce fruit,
Liée à des réseaux, les pieds dans la tranchée
Qu'une charrue avait tout doucement creusée
Pour qu'y courût la vie heureuse des perdrix.

Ah! Ce n'est plus de pieds de vigne qu'il s'agit,
Ni de sillons où les lourdes grappes serrées
S'offrent aux pépiements d'oiselles altérées,
Ni de tuteurs de fer où le cep se roidit.

Si le vin jeune dans les cuves qui bouillonne
Fait le bruit d'un lointain orage de l'automne,
Qu'est-ce d'un sang neuf qui fermente, d'un sang bleu,

D'un sang qui découla d'une grappe éclatée
Qui aux fils barbelés encore est accrochée :
De ce cœur à jamais mûri d'un coup de feu ?



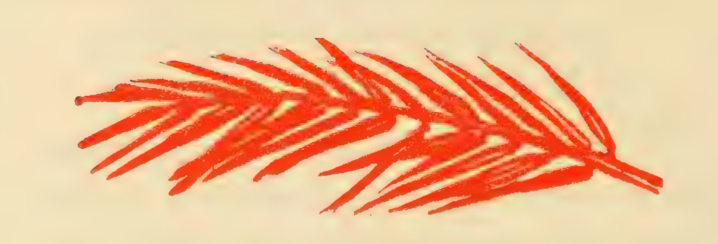
# ÉPITAPHE D'UN BUCHERON

Ci-gît un tel. Son cœur humait dès le matin
L'air par l'eau imbibé d'amer parfum de thym,
D'âcre essence de houx taillés, de liqueur douce
De sapin, du terreux arome de la mousse.
Il eût été l'ami du Rouge-Chaperon
Et du Petit-Poucet grand comme un champignon.
Le lierre rimait bien au toit de sa chaumière,
Sœur d'un vieil arbre, à la lisière forestière.
Tout près, les écureuils qui savent voler haut
Sans ailes, descendaient se baigner au ruisseau.
Sa hache voyageait comme un quartier de lune
Dans les branches qu'il émondait l'autre après l'une.
Cette hache au combat a suivi le sapeur,
Retrouvée à ses pieds, comme aux jours de labeur
Il la posait au tronc d'un aulne dont la sève
Saignait comme ce jour radieux qui se lève.



# ÉPITAPHE D'UN AUBERGISTE

Ci gît un tel qui tenait une auberge
(C'est maintenant Jésus-Christ qui l'héberge)
Et cette auberge avait nom *Cheval Blanc*.
Un colporteur qui s'en va trimbalant
Par monts et vaux ses articles de laine,
Un certain soir, se trouva hors d'haleine.
Le gargotier lui fut Samaritain
Et lui donna et le pain et le vin.
Un autre soir, ce gargotier succombe
Sous un obus qui va creusant sa tombe.
Et le Seigneur demande au colporteur :
— Que faut-il faire à celui-ci ? — Seigneur,
Dit l'artisan, il m'a sauvé la vie ;
Recevez-le dans votre Hôtellerie
Et traitez-le comme lui le prochain.
Et Jésus-Christ ayant rompu le pain
A la *Belle-Étoile*, enseigne des Anges,
— Voici mon corps, fit-il à l'autre. Mange.



# ÉPITAPHE D'UN BOUVIER

Ci-gît un tel qui fut bouvier et qui sifflait
Comme un merle. Et d'un bras robuste il attelait
Ses bêtes à ce joug recouvert de fougère
Afin de préserver leurs deux têtes grossières
Des piqûres de feu qu'injecte dans le sang
Le moustique tenace, agaçant et ronflant.
Ronflante et agaçante, et tout aussi tenace,
La balle d'un fusil cherchait à quelle place
Elle pourrait blesser le bouvier gravement
Afin de le soumettre au joug des Allemands.
Mais l'insecte d'acier au lieu d'une fougère
Rencontra sur ce front le laurier qui libère.



# ÉPITAPHE D'UN CHASSEUR

Ci-gît un tel. Quand il tirait sur un vautour
Planant sur la montagne avec l'effroi autour,
Il le voyait souvent s'abattre dans la combe.
Et lorsque aux mois d'automne il dressait aux palombes
Le filet vertical où, en s'enchevêtrant,
Leurs fortes ailes font entendre un ronflement,
Joyeux il annonçait son importante prise
En soufflant dans un coquillage que l'on brise.
Or tandis qu'il chassait, un jour il vit venir
La femelle vautour dont il savait ravir
Les œufs dans l'anfractuosité de la roche.
Hélas ! Cette femelle était du pays boche
Et pondait en grondant la flamme de ses œufs.
Tandis que le chasseur songeait à fuir ce feu,
Il trouva devant lui les filets à palombes :
C'était les fils de fer barbelés, et sa tombe.



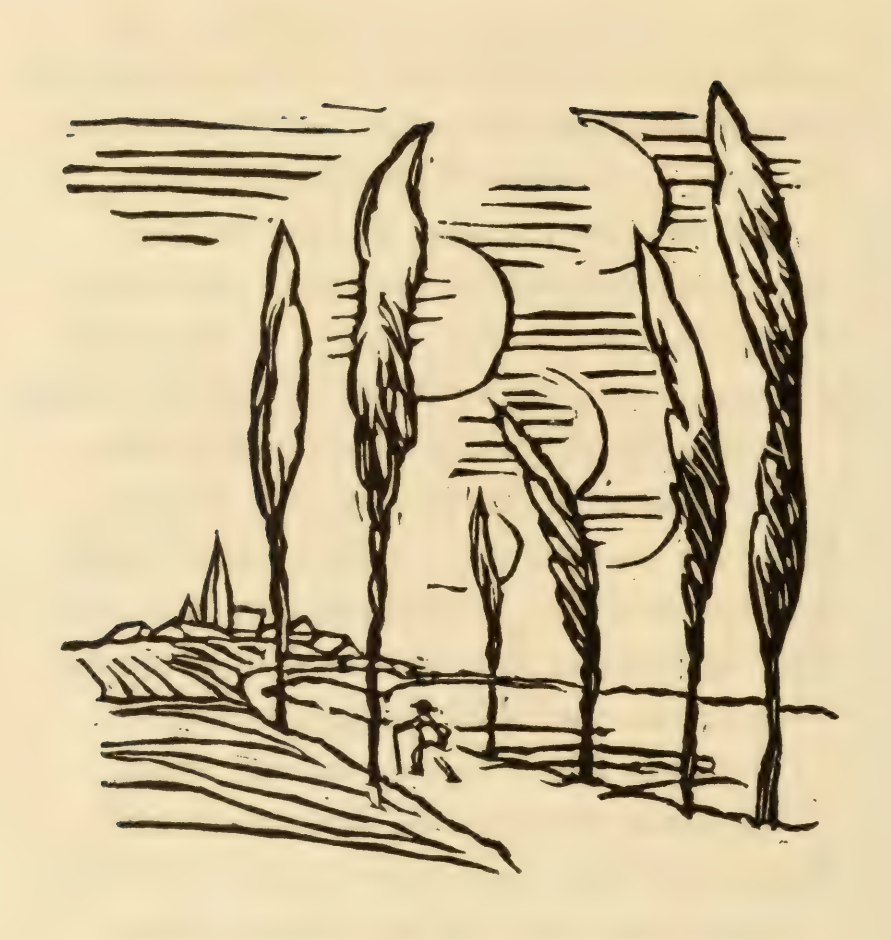
# ÉPITAPHE D'UN SAVETIER

Ci-gît un tel qui dedans sa boutique
Fut l'artisan obscur, humble et classique,
Lequel avait en cage dans l'osier
Un merle, et puis un coq sur du fumier.
Dans son jardin, quelques choux et salades
Pour un brouet que l'on eût cru d'Hellade.
Il a taillé le cuir d'un geste sûr
Pour ceux qui vont aux travaux les plus durs.
Et, pour lui-même, un jour il a su faire
De bons souliers afin d'aller en guerre.
Et il partit. Mais il ne savait point
Sur quelle voie iraient s'user ses points
Qu'il avait faits au cuir avec l'alêne.
Ces points ne se déferont pas. La plaine
Où désormais son pied est engagé
Elle est en haut, là où l'homme est léger.



# ÉPITAPHE D'UN ANTIQUAIRE

Ci-gît un tel. Dans sa boutique il faisait noir,
Mais çà et là luisaient un Christ, un encensoir,
L'émeraude comme en poison vert d'une bague,
La nacre d'un coffret, la poignée d'une dague.
Sur des chaises étaient exposés des tapis
Imprégnés des parfums des mille et une nuits.
Sur le mur, des portraits expropriés d'ancêtres;
Un trumeau où, au fond d'une avenue de hêtres,
Se dressait un château dont les dames lilas
Fleurissaient le perron avec leur falbalas.
Et, contre un écrin noir, ramassée dans l'argile,
L'effigie de César comme aux vers de Virgile
Qui disent qu'un rural découvre en labourant
Je ne sais quel objet des âges précédents.
O paysan futur ! Qu'ainsi qu'une relique
Tu conserves le sou de cette république,
Sou qu'un mort a semé dans la terre du front !
L'antiquaire en a fait une obole à Caron.



# ÉPITAPHE D'UN FACTEUR RURAL

Ci-gît un tel, facteur rural, qui parcourait
Quatre saisons parmi les champs et la forêt :
Sur les sentiers dont sous les clous grincent les pierres,
Sur les ponts lierreux qui voilent les rivières,
Sur les berges d'où la grenouille fait un bond,
Sous les halliers de clématite et de houblon,
Sous la branchée ou noire ou verte ou rousse ou blanche,
Sous le jour immobile ou sous la nuit qui penche ;
Vers le château crayeux qui brusquement surgit,
Vers la ferme que l'on découvre comme un nid,
Vers la maison chaussée de lunettes bourgeoises
Et dont le jardin sent le lys, l'ail, la framboise.
Il heurtait. Et l'on s'écriait : c'est le facteur !
On le faisait entrer et la grande lueur
De l'azur comme une eau s'engouffrait sous la porte.
On lisait le courrier. Une telle était morte ;
Un tel se mariait et un autre était né ;
L'un s'était enrichi, l'autre s'était ruiné.
Parfois une dépêche, ouverte avec alarme,
Brisait les cœurs d'où suintaient d'amères larmes.
Quand cet obscur héros voulut qu'on avertît
Sa femme et ses enfants dans leur lointain pays,
Il vit son beau trépas s'inscrire en traits de flamme
Dans le ciel déployé comme un bleu télégramme.



# ÉPITAPHE D'UN CHARPENTIER

Ci-gît un tel qui fut charpentier. Dieu lui dit :
Laisse là ton marteau. Mon Fils est apprenti,
Il te remplacera dans la boutique obscure.
Et l'artisan au loin s'en va. La guerre dure
Où le rejoint bientôt l'aîné de ses enfants.
Quand celui-ci revint, seul, des pays sanglants,
Il rouvrit l'atelier où, remplaçant le père,
Jésus s'était servi d'une croix comme équerre.
Sur le sol on voyait le marteau et les clous.
Contre la croix la mère en pleurs était debout.



# ÉPITAPHE D'UN CASSEUR DE PIERRES

Ci-gît un tel qui cassa des cailloux
Et qui les mit en tas au bord des routes.
Certains semblaient de la mie où la croûte
Reste attachée : ils étaient blancs et roux.

C'est, pour un pauvre, un bien triste mirage
Que les cailloux qui simulent des pains !
Il les mouillait, pour en nourrir les siens,
De la sueur coulant de son visage.

Il est tombé pour sauver son pays.
Quand on fouilla dedans sa gibecière,
On crut d'abord y trouver une pierre :
C'était du pain à la longue durci.

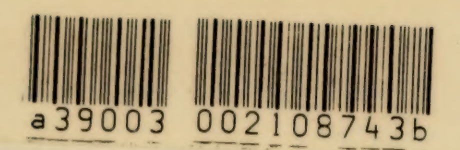
A ses enfants qui sont dans la misère
On l'a donné, et ils ont bien compris
Le grand miracle autrefois accompli
Dans la sueur du visage du père.



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 25 EXEMPLAIRES SUR PAPIER A LA FORME DU JAPON (I A XXV), 50 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE HOLLANDE (XXVI A LXXV) ET 1.100 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA (1 A 1.100) QUE L'ON ACHEVA D'IMPRIMER LE 10 JANVIER MCMXXI SUR LES PRESSES DE L'ART CATHOLIQUE

EXEMPLAIRE N° LX




a39003 002108743b

